

Au nom de la nature victime

NATIONS UNIES. Invitée du Conseil des droits de l'homme, la Kenyane Wangari Maathai, Prix Nobel 2004, a défendu à Genève l'alliance entre défense de l'environnement et droits humains.



Wangari Maathai, invitée d'honneur du Conseil des droits de l'homme, dirige association qui a replanté millions d'arbres au Kenya.
Photo: Keystone

Pierre Chambonnet
Jeudi 22 juin 2006

Il y a du Jean Giono chez cette femme. Le même humanisme naturel, mêlé d'un esprit de révolte opiniâtre. Wangari Maathai, la Kenyane et prix Nobel de la paix 2004, partage avec l'écrivain provençal le même type d'activisme: une manière de forcer les portes - à la hussarde - au service d'un altruisme obstiné.

Invitée d'honneur à l'initiative de la Suisse pour l'inauguration du Conseil des droits de l'homme, la militante infatigable de 66 ans a une nouvelle fois plaidé pour son combat de toujours: «Repenser la paix et la sécurité en intégrant les questions environnementales, explique-t-elle. Il est urgent de reconnaître le lien étroit entre la gestion des ressources naturelles, la bonne gouvernance et la paix.» Car selon elle, la clé du développement repose sur une formule simple: la bonne gouvernance, elle-même basée sur l'Etat de droit, le respect des droits humains incluant le droit d'être entendu, l'accès à la nourriture et à l'eau, le droit à l'éducation et à un environnement sain et préservé. Sans cette équation vertueuse, «un cercle vicieux se met en place, explique la militante. En Afrique, quand les gouvernements sont corrompus et égoïstes, les ressources ne sont pas partagées et les plus pauvres s'en prennent à l'environnement. Ils continuent de le dégrader pour pallier cette inégalité».

Au service de son continent

En 1977, Wangari Maathai a fondé le Green Belt Movement - le mouvement de la ceinture verte - contre la déforestation et l'érosion des sols de son pays. Pour défendre la forêt kenyane, elle a créé une association qui valorise le travail des femmes, à travers le reboisement. Elle vient d'être mandatée par l'Union africaine pour mobiliser la société civile et créer un forum régional de discussion.

Wangari veut aussi maintenir son effort de reboisement: «Il y a encore énormément à faire car beaucoup de Kenyans sont toujours pauvres et utilisent trop le bois de chauffe. Nous devons replanter sans relâche.» Wangari, la planteuse acharnée, a un arbre favori: le figuier. «C'est un arbre énorme et très impressionnant. Il est aussi toujours vert.» L'allégorie parfaite de son combat: un symbole imposant aux couleurs d'un espoir jamais caduc. Le figuier est aussi un végétal qui, dans la tradition des Kikuyus, son ethnie d'origine, a une valeur sacrée. «Un arbre qu'on ne pouvait pas abattre.» Et la militante de rappeler: «Parfois il est très important de se souvenir de ses traditions. En oubliant le sens symbolique des arbres, ces derniers deviennent de simples objets qui n'ont plus qu'une valeur marchande. Leur valeur spirituelle les préserve de tout marchandage. Quand on perd nos traditions, c'est le début de la destruction.» Pour cet attachement au passé, Wangari Maathai a aussi été

l'objet de critiques. Notamment pour ses positions ambiguës sur l'excision, une pratique traditionnelle chez les Kikuyus.

Première femme africaine à recevoir un prix Nobel, elle profite de cette nouvelle tribune internationale pour tenter de sauver l'écosystème africain. «Pas seulement pour l'Afrique, mais aussi pour stopper le réchauffement climatique au niveau planétaire.»

Au début de L'Homme qui plantait des arbres, l'une de ses nouvelles, c'est le portrait de Wangari que Jean Giono brossait, 70 ans plus tôt: «Pour que le caractère d'un être humain dévoile des qualités vraiment exceptionnelles, il faut avoir la bonne fortune de pouvoir observer son action pendant de longues années. Si cette action est dépouillée de tout égoïsme, si l'idée qui la dirige est d'une générosité sans exemple, s'il est absolument certain qu'elle n'a cherché de récompense nulle part et qu'au surplus elle ait laissé sur le monde des marques visibles, on est alors, sans risque d'erreurs, devant un caractère inoubliable.»